ADRESSE,

D'UN

CITOYEN, SOLDAT, A SES FRÈRES D'ARMES

DE LA GARDE-NATIONALE PARISIENNE.

BRAVES CAMARADES,

Nous avons souhaité la révolution, nous avons contribué à la faire, nous avons juré de la maintenir ; envain de perfides aristocrates remplissent-ils la capitale de leurs plaintes et de l'exagération de leurs prétendues pertes. Non, ils n'ont pas le bonheur d'avoir fait plus de sacrifices que nous au bien de la patrie.

Nos fortunes, notre temps, la vie, nous avons tout consacré au succès de la chosepublique ; nous veillons même pour la défense des ennemis de la révolution : ils nous maltraitent par tous les moyens qui sont en leur pouvoir ; ils insultent à notre généreux dévouement et à l'uniforme respectable qui est le gage de leur propre sûreté ; ils en font un objet de dérision ; ils rejettent ceux qui s'honorent de le porter d'entre les ouvriers qu'ils employaient auparavant.

Allez, leurs disent-ils, avec l'ironie de la rage, *allez ; le métier de garde nationale ne suffit-il pas pour vous nourrir ?*

A Dieu ne plaise, mes camarades, que je craigne de voir abbatre votre courage par des discours aussi bas et aussi impatriotiques ; mais ces mêmes gens portent la bassesse plus loin : en cessant d'employer leurs ouvriers affidés, sous ce prétexte inoui ;

fB

ils ne les payent point et ils esperent par là les dégouter du nouvel ordre de choses ; ils ne veulent pas voir que s'il fallait une nouvelle raison pour faire chérir la révolution, on la trouverait précisément dans ce dernier trait de leur despotisme.

Unissons nous, mes cheres camarades, comme de véritables freres contre ceux qui veulent nous faire sentir la dépendance injuste du salaire de nos travaux ; montrons leur injustice ; qu'ils apprennent que la noblesse n'est pas dans les noms et qualifications, et distinguons nous sur eux, par une conduite noble et loyale. Continuons de garder nos ennemis pour qu'ils ne leur arrive aucun mal ; mais qu'aucun de nous n'accepte la proposition de travailler pour eux au préjudice d'un soldat national qui n'aura pas démérité, et que ceux qui n'ont point payé leurs anciens ouvriers, n'en trouvent point de nouveaux.

Dressons une liste des ci-devant grands dont nous aurons à nous plaindre ; qu'ils rougissent de leur infériorité morale, et que a nation les juge.

Pour ne pas remonter aux principales personnes que nous aurions à citer dont les agens (1) ne négligent aucune occasion de moleter les ouvriers gardes-nationales, nous mettons à la tête de la liste la ci-devant DUCHESSE DE BOURBON, dont les ouvriers gardes-nationales sont vexés, remerciés et ne peuvent se faire payer.

BELIN,

Menuisier de la Reine, de la société des amis de la constitution, Soldat, Capitaine de la Garde-Nationale Parisienne, de la Section de la Place Vendôme.

---

(1) Je n'entends pas comprendre ici M. Mollerat, Intendant de la ci-devant duchesse de B. de la probité et de la délicatesse duquel je n'ai qu'à me louer.